

JÉSUS JUGEANT LA TRADITION

Alors des scribes et les pharisiens vinrent de Jérusalem à Jésus et lui dirent : Pourquoi tes disciples transgressent-ils la tradition des anciens ? car ils ne lavent point leurs mains quand ils prennent leurs repas. Mais il répondit et leur dit : Et vous, pourquoi transgressez-vous le commandement de Dieu par votre tradition ? Car Dieu a commandé, disant : Honore ton père et ta mère. Et il a dit aussi : Que celui qui maudira son père ou sa mère meure de mort. Mais vous dites : Quiconque aura dit à son père ou à sa mère : Tout ce dont tu pourrais être assisté par moi, est une offrande ; encore qu'il n'honore pas son père ou sa mère, il ne sera point coupable ; et ainsi vous avez anéanti le commandement de Dieu par votre tradition. Hypocrites, Esaïe a bien prophétisé de vous en disant : Ce peuple s'approche de moi de sa bouche, et m'honore de ses lèvres ; mais leur cœur est fort éloigné de moi. Mais ILS M'HONORENT EN VAIN, ENSEIGNANT DES DOCTRINES QUI NE SONT QUE DES COMMANDEMENTS D'HOMMES.

(Matthieu 15.1-9)

Notre texte nous met devant les yeux Jésus jugeant les *traditions des anciens*. On appelait de ce nom certains préceptes non écrits, que Dieu, à en croire les pharisiens, aurait donnés à Moïse en même temps que la Parole écrite, et qui se seraient transmis, de bouche en bouche, depuis Moïse jusqu'à Esdras par les prophètes, et depuis Esdras par les docteurs de la loi. Appelé à s'expliquer



sur ces traditions, Jésus-Christ les condamne sans ménagement, comme substituant une autorité humaine à celle de la Parole de Dieu : « Pourquoi transgressez-vous le commandement de Dieu par votre tradition ? »

Ce n'est pas que la tradition usurpe ouvertement la place de la Parole écrite : elle se met humblement à côté d'elle et même au-dessous d'elle, et ne revendique d'autre honneur que celui de l'éclaircir ou de la compléter. Mais après qu'elle s'est établie dans l'esprit des peuples à la faveur de cette attitude modeste, elle parvient par degrés à égaler, et enfin à supplanter la Parole de Dieu. Aussi, voyez ce que deviennent les commandements de Dieu sous l'empire de la tradition. C'est peu que la défense puérile de manger sans s'être lavé les mains ait pris la place de saintes exhortations telles que celles-ci : « Soit que vous mangiez ou que vous buviez, ou que vous fassiez quelque autre chose, faites tout à la gloire de Dieu. » Il n'y a pas jusqu'aux commandements les plus imprescriptibles de la loi morale qui ne cèdent à l'action dissolvante de la tradition. Dieu avait commandé, sous peine de mort, « d'honorer son père et sa mère ; » mais la tradition des pharisiens dispensait de cette obligation un fils qui transformait en *corban*^a le secours qu'il devait aux auteurs de ses jours ; et l'on comprend qu'il était facile de régler tellement cet échange que l'avarice y trouvât son compte aussi bien que l'ostentation. « Ainsi, poursuit le Seigneur, vous avez anéanti le commandement de Dieu par votre tradition. » Après quoi, s'élevant, selon sa coutume, d'une occasion particulière

a. Marc 7.11. Le *corban* était une offrande dont on décorait le temple ou dont on enrichissait son trésor.

◇ à une maxime générale, il condamne tout enseignement religieux qui s'appuie sur une autorité humaine, quelle qu'elle soit : « C'est en vain qu'ils m'honorent, enseignant des doctrines qui ne sont que des commandements d'hommes. »

Portée à cette hauteur, la leçon contenue dans mon texte s'applique à toutes les communions chrétiennes. *La doctrine* de la tradition, transmise, presque sans changement, de la synagogue à l'Église romaine, où elle produit les fruits d'erreur et de superstition que nous voyons tous les jours, cette doctrine funeste, notre Église l'a, grâces à Dieu, répudiée depuis qu'elle existe, et c'est pour s'y soustraire qu'elle s'est détachée de Rome. Mais n'aurions-nous rien retenu de son *esprit*, tel que Jésus le résume dans cet endroit ? Mettre un enseignement d'homme à la place de celui de Dieu, invoquer une autorité humaine au lieu de n'invoquer que la seule autorité des Écritures, est-ce donc une chose inconnue parmi nous ? Hélas ! quelque nom qu'on porte, rien de plus commun, rien de plus entraînant, rien de plus conforme à notre nature déchue, pour une raison aussi simple qu'elle est triste : c'est que la tradition humaine flatte nécessairement les goûts et les sentiments de l'homme qui l'a inventée, à la différence de la Parole de Dieu qui contrarie les uns et contredit les autres. Pour être protestants, nous n'en avons pas moins à nous tenir en garde contre plus d'une tradition humaine qui menacerait de supplanter silencieusement la Parole de Dieu.

Signaler ces enseignements humains et les écarter pour laisser place à l'enseignement de Dieu, seul revêtu de son autorité salu-

◇
 taire, tel est l'objet de ce discours. Puisse-t-il servir, par l'efficace du Saint-Esprit, à établir en nous le règne de cette Parole qui doit survivre à tout enseignement d'homme, et régner seule après que le ciel et la terre seront passés !

I. *La tradition de la multitude.* — Je n'ai pas à chercher au loin le premier enseignement contre lequel je veux vous prémunir ; il vient nous chercher lui-même, de tous les côtés, dans tous les moments ; il nous attend à notre naissance, il nous suit durant, la vie, il nous accompagne jusqu'à la mort ; son temps, c'est toujours ; son lieu, c'est partout ; cet enseignement, c'est *l'enseignement de la multitude.*

La multitude tient une école permanente et universelle, dont nous sommes tous, volontairement ou involontairement, les écoliers-nés. Dans cette école, vraiment mutuelle, tout le monde instruit tout le monde. Là se débattent sans cesse et se communiquent de tous à tous, sous le nom vulgaire de bon sens, ou sous le nom scientifique de conscience universelle, peu importe, certaines maximes qui nous prennent au dépourvu, qui se glissent chez nous sans justification ni préambule, qui flottent inaperçues dans l'air que nous respirons, qui nous enveloppent et nous pénètrent tous à notre insu, et qui, avant que nous les ayons démêlées, ont déjà si bien prévenu notre jugement qu'elles créent en nous comme une seconde nature, avec laquelle nous ne saurions plus rompre qu'à la condition de rompre en quelque sorte avec nous-mêmes. Ainsi se forme et s'impose à tous un *catéchisme populaire* où chacun puise sans qu'il soit écrit nulle part, et qui défraye également petits et grands, jeunes et vieux, la rue et l'intérieur, le cabaret et le salon,

◇ le magasin et le comptoir, la tribune et le barreau, pour ne rien dire de l'Église.

Composé qu'il est par la multitude, le catéchisme populaire est fait à l'image de la multitude et dans son intérêt. Justifier les voies où elle marche et la rassurer contre les jugements de Dieu, voilà la tâche qu'il s'est prescrite et à laquelle il subordonne tout le reste. Son article premier, c'est qu'on ne risque pas de se perdre en vivant comme tout le monde, Dieu n'ayant à coup sûr pas donné la vie à l'homme, qui ne la lui demandait pas, pour son malheur, ni surtout pour le malheur du plus grand nombre. — Et les articles suivants, conçus dans le même esprit, ne font guère que développer et qu'appliquer ce principe posé au point de départ. Nous sommes pécheurs, sans doute, mais nous avons aussi des vertus qui nous vaudront l'indulgence divine ; un honnête homme, qui ne fait pas tort au prochain (c'est-à-dire qui ne le vole, ni ne le tue), peut mourir en paix ; Dieu demande moins de nous la foi que la bonne foi, et toutes les religions sont bonnes pour qui les professe avec sincérité ; Dieu ne nous commande pas l'impossible, et tant qu'on est dans le monde on ne peut pas vivre comme un saint ; la justice ne permet pas que l'innocent paye pour le coupable, et nos péchés sont assez expiés par les maux que nous endurons ici-bas ; Dieu est trop bon pour qu'il y ait des peines éternelles ; ou, s'il y en avait, ce serait tout au plus pour les grands criminels, etc., etc.

Tout cela est en opposition formelle, flagrante avec la Parole de Dieu, qui commence par nous avertir que « la porte large et la voie spacieuse mènent à la perdition, et qu'il y en a beaucoup qui



y passent, » tandis que « la porte est étroite et le chemin resserré qui mènent à la vie, et qu'il y en a peu qui le trouvent ; » et qui, partant de cet avertissement miséricordieux, nous déclare que « nul homme ne sera justifié par les œuvres de la loi, » et que « tous ceux qui sont^a des œuvres sont sous la malédiction ; » que « celui qui a péché contre un seul point de la loi est coupable contre tous ; qu'« il est impossible d'être agréable à Dieu sans la foi, » et que « nul ne vient au Père que par Jésus-Christ ; » que nous sommes appelés à être « saints comme Dieu est saint, » et que « sans la sanctification nul ne verra le Seigneur ; » que « Jésus-Christ juste a souffert pour nous injustes, » et que « sans effusion de sang, il ne se fait point de rémission des péchés ; » que « qui ne croit pas au Fils de Dieu ne verra point la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui ; » que « les méchants iront aux peines éternelles, » et que ces méchants, ce sont tous ceux qui ne font pas la volonté de notre Père qui est aux cieux, » et que « ce qui est grand devant les hommes est une abomination devant Dieu ; » et, en deux mots, qu'il n'y a de salut pour l'homme pécheur et perdu que « par la rédemption qui est en Jésus-Christ, par la foi en son sang. »

N'importe ! Forcés de choisir entre l'Évangile de Dieu et cet Évangile du peuple, la plupart, la presque totalité des hommes, des protestants comme des autres, choisissent celui-ci ; je devrais dire peut-être : ils le subissent ; car, s'ils l'acceptent, c'est comme obéissant à une nécessité impérieuse, comme cédant à une évidence irrésistible, et sans considérer qu'ils n'ont pu recevoir de

a. Trad. litt. : Qui se réclament.



telles maximes qu'en mutilant, qu'en répudiant la Parole de Dieu. Que dis-je ? ceux-là mêmes qui ont cru à la Bible, et à qui elle a ouvert les yeux sur la valeur des préjugés populaires, les ont si bien sucés avec le lait, — si bien *assimilés* à tout leur développement moral, — que des mois, des années s'écoulaient avant qu'ils puissent en secouer l'empire, si tant est qu'ils finissent en effet par s'y soustraire complètement. . . Prenez donc garde à vos âmes, disciples de Jésus-Christ, qui avez à cœur de le suivre et de l'imiter réellement. Dégagez-vous du piège subtil des pensées reçues, mais reçues par une race dont le péché a faussé jusqu'à la conscience et dont « la lumière même s'est changée en ténèbres » (Matt.6.23). Apprenez à faire le discernement entre « les choses différentes » (Philip.1.10) ; « entre la chose nette et la chose souillée » (Tite.1.15), entre le vrai et le faux, entre le bien et le mal ! Apprenez-le en cessant « d'aller par le chemin de ce peuple » (Esa.8.11), en recourant « à la loi et au témoignage, » à cette « parole en dehors de laquelle il n'y a point de lumière, » et en défaisant votre doctrine du bon sens, pour la refaire à l'école de Dieu ! Il y a un bon sens vraiment digne de son nom, et qui rend celui qu'il inspire « propre pour le royaume des cieux » d'abord, et puis, par sa piété même, qui « a les promesses de la vie présente comme de celle qui est à venir, » propre aussi à bien juger et à bien traiter les affaires même de ce monde. Ce bon sens, auquel appartient le premier rang entre toutes les facultés de l'esprit humain, est celui qui se règle et s'appuie, non sur l'opinion d'un monde aveugle et « plongé dans le malin ; » mais sur la parole du Dieu vivant et vrai. « Que Dieu soit reconnu véritable et tout homme « menteur » (Rom.3.4). Aussi, voulez-vous savoir comment



on parvient à « entendre la justice, et le jugement, et l'équité, et tout bon chemin ? » Salomon va vous le dire avec cette chaleur de langage qui lui est propre : « Mon fils, si tu reçois mes paroles et que tu mettes en réserve par-devers toi mes commandements, tellement que tu rendes ton oreille attentive à la sagesse, et que tu inclines ton cœur à l'intelligence ; si tu appelles à toi la prudence, et que tu adresses ta voix à l'intelligence ; si tu la cherches comme de l'argent, et si tu la recherches soigneusement comme des trésors... alors tu entendras la justice, et le jugement, et l'équité, et tout bon chemin » (Prov.2.1-4, 9). Hors de là, vous serez infailliblement entraîné « à suivre la multitude pour faire le mal, » et toute votre religion sera vaine : « C'est en vain qu'ils m'honorent, enseignant des doctrines qui ne sont que des commandements d'hommes. »

II. *La tradition de l'Église.* — Resserrons le champ de notre observation.

Dans la vaste enceinte du monde, nous trouvons une seconde enceinte, moins étendue, mais mieux dessinée, qui a ses limites marquées et ses conditions propres : je veux parler de l'*Église*. L'Église aussi enseigne, c'est même pour enseigner qu'elle a été établie. Second enseignement que nous sommes en danger de mettre au-dessus de la Parole de Dieu.

L'ordre de l'Église vient de Dieu, aussi bien que celui de l'État ou de la famille. L'Église est « la maison de Dieu, la colonne et l'appui de la vérité » (1Tim.3.15). Les ministères divers et distincts qui ont servi à la fonder, et qui servent à l'entretenir, sont autant d'institutions dont Jésus-Christ réclame l'honneur. « Lui-même a

◇

établi les uns apôtres, les autres prophètes, les autres évangélistes, les autres pasteurs et docteurs, pour le perfectionnement des saints, pour l'œuvre du ministère, pour l'édification du corps de Christ » (Eph.4.11-12). Aussi ceux de ces ministères qui sont demeurés jusqu'à nous doivent être acceptés, en soi, comme des bienfaits de Dieu ; et partout où l'esprit de l'institution aura été maintenu, on pourra dire encore aux pasteurs : « Prenez garde aux troupeaux sur lesquels le Saint-Esprit vous a établis évêques pour paître l'Église de Dieu » (Act.20.28), et aux troupeaux : « Obéissez à vos conducteurs et soyez-leur soumis ; car ils veillent pour vos âmes comme devant en rendre compte » (Héb.13.17). Ajoutons, avec actions de grâces, que parmi les diverses formes que l'Église a tour à tour revêtues, selon la liberté que Dieu a laissée sur ce point à son peuple, nous n'en connaissons aucune qui nous paraisse mieux conçue ni plus rapprochée de l'institution apostolique, que cette Église Réformée sous laquelle le Seigneur a daigné nous faire vivre : je parle de l'Église Réformée, non telle que l'a faite le malheur des temps, mais telle qu'elle s'est constituée dans les jours de sa fidélité, et que ses vrais enfants souhaitent de la reconstituer aujourd'hui. Voilà un précieux moyen de grâce ; et nous repoussons, malgré la piété personnelle de beaucoup de ses partisans, cette doctrine de nivellement spirituel et de radicalisme ecclésiastique, selon laquelle le temps de l'Église et du ministère pastoral est passé pour ne plus revenir. A coup sûr il n'était pas passé quand notre Nouveau Testament a été écrit ; et pour le juger abrogé nous attendrons que Dieu y en ait substitué un autre : nous ne saurions croire à une *nouvelle dispensation*, comme on l'appelle, sans une nouvelle révélation.